

DU MÊME AUTEUR  
*chez le même éditeur*

*La Vie et la Mort du roi Richard II*

Traduit par A. Markowicz

*La Tempête*

Traduit par A. Markowicz

*Le Songe d'une nuit d'été*

Traduit par F. Morvan et A. Markowicz

*La Vie de Timon d'Athènes*

Traduit par A. Markowicz

*Troïlus et Cressida*

Traduit par A. Markowicz

*La Tragédie d'Othello, le Maure de Venise*

Traduit par A. Markowicz

*Macbeth*

Traduit par A. Markowicz

*Mesure pour mesure*

Traduit par A. Markowicz

*Hamlet*

Traduit par A. Markowicz

*Le Roi Richard III*

Traduit par A. Markowicz

WILLIAM SHAKESPEARE

# La Lamentable Tragédie de Titus Andronicus

*Traduit de l'anglais par*

Françoise Morvan et André Markowicz

*avec la collaboration de*  
George Hugo Tucker

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Cette traduction est une commande de la Maison de la Culture de Bourges (Centre de créations et de productions) où elle a été créée le 7 octobre 2003 dans une mise en scène de Lukas Hemleb.*

Titre original

*The Lamentable Tragedy of Titus Andronicus*

© 2003, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS  
1, rue Gay-Lussac - 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 - Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

**[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)**

ISBN 978-2-84681-072-2

## AVERTISSEMENT

La présente version de *Titus Andronicus* marque, après la publication d'*Hamlet* et *Macbeth*, de *Comme il vous plaira* et de *Beaucoup de bruit pour rien* aux éditions Babel Actes Sud, le début d'une nouvelle tentative de traduction intégrale du théâtre de Shakespeare. Nombreuses sont les raisons qui m'ont poussé à l'entreprendre mais, dans le cadre restreint de cet avertissement, j'en évoquerai seulement deux qui me semblent essentielles pour comprendre ce travail.

Il s'agissait d'abord pour moi de partir d'un texte anglais aussi dépouillé que possible des commentaires qui se sont accumulés depuis près de deux siècles d'éditions savantes. Quitte à l'amender pour tel ou tel passage en le comparant à tous les autres textes dont nous disposons, j'ai choisi de prendre pour texte de base la première édition complète du théâtre de Shakespeare en anglais, l'édition in-Folio procurée par certains de ses comédiens en 1623, soit sept ans après sa mort.

Cette édition est loin d'être sans défauts ; souvent, les vers y semblent faussés, intervertis, des répliques attribuées à tort, mais – outre que, pour nombre de pièces, il s'agit de la seule édition d'époque – dans

l'ensemble, le texte en paraît plus complet que celui des Quartos, éditions publiées généralement du vivant de Shakespeare, sans qu'il soit toujours possible de savoir dans quelle mesure Shakespeare lui-même en avait assumé la responsabilité (en l'absence de toute législation sur le droit d'auteur, un texte publié pouvait être repris par n'importe quelle compagnie, l'auteur perdant alors cette source de revenus).

Pour *Titus Andronicus*, le recours au Folio s'imposait d'autant plus qu'une scène essentielle, celle où Marcus, après une déjà longue série de massacres, tue une mouche (deuxième moitié de l'acte III), ne figure dans aucun des Quartos.

J'ai reproduit aussi précisément que possible les indications scéniques du Folio, indications souvent étonnantes, jamais fondées sur la psychologie, en particulier pour les apartés : les éditions modernes ont tendance à couper les tirades selon leur adresse, en les normalisant, telle partie étant évidemment adressée à l'interlocuteur, telle autre étant dite pour soi. Hormis une occasion dans l'acte V, le Folio ne tranche jamais, et j'ai, moi aussi, préféré laisser ce soin au metteur en scène ou à l'acteur.

J'ai tenté de rester aussi proche que possible de la ponctuation. Là encore, il ne s'agit pas d'ériger en objet de culte quelque chose qui, au XVI<sup>e</sup> siècle, n'était pas plus fixé pour Shakespeare que pour Montaigne ou Cervantès ; néanmoins, j'ai été frappé par la rareté relative des « . » et la surabondance des « ? » et des « : » – comme si les phrases s'enchaînaient les unes aux autres sans être nécessairement coordonnées. L'ac-

teur peut trouver là, me semble-t-il, matière à travailler son souffle.

La deuxième raison était d'essayer de rendre compte des différents niveaux du discours de Shakespeare, et plus particulièrement de sa métrique.

Le vers dramatique anglais – commun à tout le théâtre élisabéthain, mais aussi au théâtre romantique – est le « pentamètre iambique ». Rappelons que le vers anglais ne compte pas les syllabes, comme le vers français, mais les accents toniques ; le iambe étant une unité de deux syllabes avec accent sur la deuxième, le pentamètre iambique correspond grosso modo (sans que le nombre de syllabes soit en quoi que ce soit déterminant) à un vers de dix syllabes (5 x 2).

Il était hors de question d'offrir un calque du vers anglais car nos systèmes métriques sont trop différents. Il fallait cependant trouver un équivalent, de manière à offrir au spectateur un système stable, comme est stable le système du vers anglais. Cette exigence de stabilité nous interdisait donc le vers libre, sans doute plus « naturel » – encore que le vers soit, par nature, un système non naturel. Il était impossible de traduire en alexandrins, car, même si l'alexandrin a un rôle historique comparable au pentamètre iambique en tant que mètre unique du théâtre français, il est rythmiquement son contraire, puisqu'il oppose au déséquilibre essentiel du pentamètre (construit sur une césure 4/6 ou 6/4), un équilibre intangible (6/6), qui impose à l'acteur une articulation et une respiration tout à fait différentes.

J'ai donc pris le parti de traduire ce vers par un décasyllabe, mais, contrairement à la tradition allemande et russe qui m'a servi d'exemple, je me suis réservé le droit, au moment où le vers anglais présentait une particularité, soit un accent de plus, soit une faute métrique, de rendre compte de cette « fausseté », qui semble ne jamais être fortuite. Ces « erreurs de Shakespeare » sont généralement signalées en note.

De même ai-je toujours reproduit les rimes qui sont, elles aussi, un élément constitutif du texte, élément que l'on ne pouvait effacer sans modifier la structure de l'ensemble.

La métrique de *Titus Andronicus* est d'une régularité remarquable, et les écarts y sont exceptionnels. La pièce, surtout au premier acte, présente deux autres particularités essentielles : une absence quasiment totale de rejets ou d'enjambements (chaque vers est une unité de pensée), et le recours constant à la diérèse, usage qui se relâche dans les actes suivants. Shakespeare semble vouloir créer une atmosphère hiératique qui contredit la violence de l'action. J'ai donc décidé, au moins pour le premier acte, et cela quitte à forcer les habitudes de notre langue à nous, d'utiliser la diérèse à chaque fois. On lira donc, par exemple, cette exclamation de Tamora : « Noire, irrégieuse piété » comme on pourrait le faire chez Garnier.

*Titus Andronicus* est sans doute la pièce de Shakespeare la plus sanglante, celle où le sang et la violence frisent le plus, pour notre goût encore et toujours

victorien, le ridicule. Mais c'est aussi la pièce la plus hiératique, la plus, en quelque sorte, médiévale, allégorique. Elle est construite sur une image – irregardable, indicible si elle est reproduite dans sa vérité : celle de Lavinia, les mains coupées, la langue coupée, sortant de scène avec, entre les dents, la main, coupée, elle aussi, de Titus.

J'ai été très frappé, en traduisant la pièce, par la répétition, obsédante, de ce mot, « main » – jusqu'à ce jeu de mots de Titus frisant, là encore, le mauvais goût, quand il reproche à Marcus de « manier » ce « thème », « les mains », alors que ni lui-même ni Lavinia n'en ont plus. « *O handle not the theame, to talke of hands.* » Il s'agit bien d'un thème, et l'expression revient par ailleurs dans les occasions les plus diverses, ainsi Aaron parle-t-il d'une chasse « *in hand* » (en cours), chasse pendant laquelle les deux fils de Tamora pourront violer Lavinia. Pour conserver le même nombre d'occurrences du mot et garder ce que Françoise Morvan et moi nous avons pris le parti d'appeler un *motif* pour expliquer stylistiquement certaines particularités de notre traduction de Tchekhov, je n'ai pas hésité à m'éloigner, s'il le fallait, de la traduction littérale.

Je me suis efforcé de respecter également la forme interrogative qui devient, elle aussi, peu à peu, obsédante : après la première question, apparemment rhétorique, que pose Titus pour justifier le sacrifice du fils aîné de Tamora afin de satisfaire les âmes errantes de ses propres fils au bord du Styx, le style interrogatif envahit littéralement la pièce. Il est clair que ce motif

grammatical est lié à la question que la pièce est chargée de porter comme une allégorie – et c’est encore sous forme interrogative qu’au début du troisième acte, Titus interroge le « pourquoi » de la souffrance et du mal en paraphrasant presque le *Livre de Job* : « *Quel fou verse de l’eau dans l’océan ? Jette un fagot dans l’incendie de Rome ?* » Seulement si, dans la Bible, Dieu finit par répondre, dans *Titus Andronicus*, de même que la langue est coupée, le corps est « émondé », l’arbre des générations brisé, Dieu, sa dextre tranchée, ne peut que garder le silence pour que ses créatures se dévorent.

Cette béance-là, c’est l’espace de *la monstre*.

ANDRÉ MARKOWICZ

Une représentation de *Titus Andronicus* est attestée le 23 janvier 1594, et il est très probable que la pièce ait été jouée dès l'année précédente, voire avant. Elle sera jouée tout au long de la vie de Shakespeare, comme en attestent ses trois éditions in-Quarto : 1594, 1600 et 1611, avant l'édition in-Folio de 1623, qui ajoute à l'acte III un long épisode que les éditeurs modernes considèrent comme la scène II.

## ACTE I

*Trompettes. Entrent les tribuns et les sénateurs, en haut. Ensuite, entrent Saturninus et ses partisans à une porte, et Bassianus et ses partisans à l'autre, avec tambours et bannières.*

SATURNINUS.

Nobles patriciens, vous, mes garants,  
Ma juste cause attend vos bras armés.  
Et vous, mes partisans, compatriotes,  
Plaidez, l'épée en main, mon droit au titre.  
J'étais l'aîné du dernier qui porta  
Le diadème impérial de Rome –  
Offrez au fils l'honneur de l'héritage,  
Lavez l'offense ainsi faite à mon âge.

BASSIANUS.

Romains, amis, fidèles, partisans,  
Si jamais Bassianus, fils de César,  
A trouvé grâce un jour aux yeux de Rome,  
Veillez sur ce chemin du Capitole,  
Et que jamais le déshonneur n'approche  
La dignité d'un trône impérial  
De vertu, de justice et de noblesse,

Mais que luise en élu le pur mérite, –  
En moi, Romains, luttez pour vivre libres.

*Entre Marcus, en haut, avec une couronne.*

MARCUS.

Princes, ligués par complots factieux,  
Ambitieux du pouvoir et du trône,  
Sachez ici que le peuple de Rome,  
Au nom de qui nous parlons devant vous,  
A investi, par un choix unanime,  
En l'élisant au pouvoir souverain,  
Andronicus à qui ses hauts mérites  
Valent chez nous le surnom de Pieux.  
On ne trouvera pas dans notre ville  
Homme plus noble et plus brave guerrier.  
Le Sénat le rappelle à revenir  
Des longs combats contre les Goths barbares  
Lui qui, avec ses fils, les terrorise  
Et subjugue un grand peuple expert aux armes.  
Voici dix ans qu'il porte cette cause  
Pour Rome, en châtiant, son arme au poing,  
L'orgueil des ennemis ; cinq fois qu'il rentre  
À Rome, ensanglanté, ses vaillants fils  
Ramenés du combat dans des cercueils,  
Et, sur la tombe des Andronicus,  
Qu'il offre en sacrifice expiatoire  
Le plus noble barbare prisonnier <sup>1</sup>.  
Or donc, chargé de son butin d'honneur,  
Andronicus revient enfin à Rome,  
Titus, au noble bras heureux aux armes.

Nous vous prions, tant par l'honneur du nom  
Dont vous vous prétendez les successeurs,  
Que par le Capitole et le Sénat  
Que vous dites chérir et honorer,  
De renoncer, de restreindre vos forces,  
Et, renvoyant vos hommes, de plaider,  
Comme le doivent ceux qui se présentent,  
Humbles et pacifiques, vos mérites.

SATURNINUS.

Ces nobles mots apaisent mes pensées.

BASSIANUS.

Marcus Andronicus, j'ai tant confiance  
En ta droiture et ton intégrité,  
Je vous honore tant, toi et les tiens,  
Titus, ton noble frère, et tous ses fils,  
Et celle qui rend humbles mes pensées,  
Lavinia, riche ornement de Rome,  
Que je renvoie ici tous mes amis  
Et laisse à ma fortune ainsi qu'au peuple  
Dans leur faveur ma cause à soutenir.

*Sortent ses soldats.*

SATURNINUS.

Amis, si vifs à soutenir mon droit,  
Merci à tous, car je vous renvoie tous,  
Et je remets à la faveur de Rome,  
À son amour, moi, ma vie et la cause.  
Sois juste, Rome, et favorable à moi,

Autant que je me fie et m'offre à toi.  
Ouvrez les portes, laissez-moi entrer.

BASSIANUS.

Et moi, tribuns, un concurrent modeste.

*Fanfare. Ils montent jusqu'au Sénat.  
Entre un capitaine.*

LE CAPITAINE.

Place, Romains ; le bon Andronicus,  
Parangon de vertu, champion de Rome,  
Victorieux dans les guerres qu'il livre,  
Est de retour, avec honneur et gloire,  
Des lieux où il cantonne par l'épée  
Et tient soumis les ennemis de Rome.

*Résonnent tambours et trompettes, c'est alors qu'entrent deux fils de Titus, puis deux hommes portant un cercueil recouvert de noir, puis deux autres de ses fils. À leur suite, Titus Andronicus, puis, ensuite, Tamora, la reine des Goths, et ses fils, Alarbus, Chiron et Démétrius, avec le Maure Aaron, et d'autres, aussi nombreux que possible. Ils déposent le cercueil et Titus parle.*

TITUS.

Salut à toi, Rome victorieuse  
Dans tes habits de deuil : comme la barque  
Après avoir livré sa cargaison  
Rentre plus lourde et riche dans la baie

D'où elle a levé l'ancre à l'origine,  
Ainsi revient Titus, ceint de lauriers,  
Saluer son pays avec ses larmes,  
Larmes de joie d'être rentré à Rome,  
Ô Toi, grand défenseur du Capitole,  
Acquiesce aux rites que nous engageons.  
Romains, des vingt-cinq fils vaillants que j'eus,  
La moitié moins qu'en eut le Roi Priam,  
Seuls me restent ceux-là, vivants et morts !  
Que Rome gratifie les survivants  
De son amour, et, ceux que je ramène  
À leur dernier repos, de funérailles  
Dans le lieu où reposent leurs ancêtres.  
Je remets au fourreau l'épée gothique :  
Titus, cruel et insensible aux tiens,  
Souffres-tu que tes fils, sans funérailles,  
Errent le long des bords affreux du Styx ?  
Faites place, qu'ils dorment chez leurs frères.

*Ils ouvrent la tombe.*

Apprenez le salut muet des morts,  
Dormez en paix, tombés pour la patrie.  
Ô, toi, saint réceptacle de mes joies,  
Doux enclos de vertu et de noblesse,  
Dis, combien de mes fils renfermes-tu,  
Que, désormais, tu ne me rendras plus ?

LUCIUS.

Donnez-nous le plus fier des Goths captifs,  
Que nous hachions son corps, et, dans les flammes,  
Sacrifions sa chair *ad manes fratrum* <sup>2</sup>



Face au cachot terrestre de leurs os,  
Pour apaiser les ombres, et, nous-mêmes,  
Nous préserver des prodiges sur terre.

TITUS.

Il est à vous – le plus noble à survivre,  
L'aîné de cette reine désolée.

TAMORA.

Non, vous, frères romains, et toi, Titus  
Victorieux, compatis à mes larmes,  
Ma passion de mère pour son fils :  
Oh, si jamais tes fils te furent chers,  
Mes fils, à moi, ils me sont aussi chers.  
N'est-il pas suffisant de nous voir là,  
Traînés à Rome à orner tes triomphes,  
Captifs à toi et à ton joug romain ?  
Mes fils doivent-ils être massacrés  
Pour des hauts faits au service des leurs ?  
Oh, si servir le roi, le bien commun,  
Est piété à tes fils, – aux miens aussi :  
Titus, ne souille pas de sang ta tombe.  
Veux-tu toucher à l'essence des dieux ?  
Approche-les par la miséricorde.  
Elle est la marque vraie de la noblesse :  
Andronicus, épargne mon aîné.

TITUS.

Pardonnez-moi, Madame, et supportez.  
Voici les frères de vos conquérants,  
Vivants et morts, ils veulent pour les morts,

Religieusement, un sacrifice :  
Votre fils est marqué, il doit mourir  
Pour apaiser leurs ombres gémissantes.

LUCIUS.

Emmenez-le, et dressez un bûcher,  
Et, au sommet, que nos épées le hachent  
Si bien qu'il se consume tout entier.

*Sortent les fils de Titus avec Alarbus.*

TAMORA.

Noire, irréligieuse piété !

CHIRON.

Le Scythe est-il moitié aussi barbare !

DÉMÉTRIUS.

Oppose-moi le Scythe au fier Romain<sup>3</sup>.  
Alarbus est parti vers son repos  
Et si nous survivons, c'est pour frémir  
Sous le regard terrible de Titus.  
Résignez-vous, Madame, et espérez  
Que les dieux mêmes qui un jour armèrent  
La reine des Troyens pour sa vengeance  
Sur le tyran de Thrace dans sa tente<sup>4</sup>,  
Aideront Tamora, reine des Goths  
(Ils étaient Goths quand ils l'avaient pour reine)  
À laver tout le sang de ses blessures  
Sur ceux-là mêmes qui les ont portées.

*Retrent les fils d'Andronicus.*